

# La société lattoise à l'aube de la conquête romaine

## Réflexions sur le colonialisme et la vie quotidienne dans une ville portuaire indigène

par Michael Dietler

Les fouilles des îlots 30-35 sur le site de Lattes devraient présenter un intérêt particulier pour les archéologues s'occupant du colonialisme romain et pour l'exploration théorique du colonialisme en général. En effet, en conjonction avec les recherches conduites ces 20 dernières années sur d'autres quartiers contemporains de la ville (Garcia 1994 ; Py 1990a), les données de ces fouilles offrent, à l'échelle urbaine, un aperçu détaillé inhabituel de l'impact de l'expansion impériale romaine en France méditerranéenne, ainsi qu'un aperçu des changements sociaux et culturels ayant accompagné l'établissement de la province *Gallia Narbonensis*. Elles offrent plus précisément une perspective exceptionnellement fine et étendue, sur le plan spatial, de la transformation de la vie quotidienne et du paysage urbain d'une ville portuaire indigène durant les générations recouvrant les périodes précédant et suivant immédiatement la conquête.

Les grandes lignes des événements historiques intervenant dans l'expansion de la puissance impériale romaine en Méditerranée occidentale sont bien connues. À la fin du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., les armées de la République romaine prennent le contrôle des territoires carthaginois en Espagne après la défaite d'Hannibal et des Barcides pendant la Deuxième Guerre Punique, et les provinces *Hispania Citerior* et *Hispania Ulterior* sont ensuite fondées. Dans le sud de la France, au moins deux fois durant la première moitié du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (en 181 et en 154 avant J.-C.), Rome répond aux appels à l'aide de son alliée, la colonie grecque de *Massalia*, en conflit avec ses voisins indigènes. De 125 à 123 avant J.-C., *Massalia* sollicite à nouveau l'appui de Rome l'aide pour combattre les Saluvii, ce qui entraîne une intervention à grande échelle et le début du contrôle romain sur la région qui deviendra bientôt la province de *Gallia Narbonensis*. Cette incursion militaire permet aux Romains d'établir un pont de territoires assujettis entre ses provinces d'Espagne et son territoire encore plus récemment conquis du nord de l'Italie. En 118 avant J.-C., le consul Domitien fonde la colonie de *Narbo Martius* (Narbonne) sur la côte languedocienne, à environ 90 km à l'ouest de Lattes. Commencent alors le processus progressif de pacification de la résistance indigène

et la construction d'une infrastructure administrative nécessaire à l'établissement d'un ordre impérial hégémonique. Cette consolidation du contrôle idéologique et coercitif romain sur toute la France méditerranéenne exige d'abord une série de campagnes militaires supplémentaires pendant les soixante années qui suivent pour étouffer les diverses révoltes et assujettir les « pirates » le long de la côte. En 46 ou 45 avant J.-C., après s'être lancé dans d'autres guerres de conquête dans le reste de la Gaule septentrionale, César établit à Narbonne la première d'une série d'agglomérations coloniales peuplées d'anciens légionnaires romains. D'autres colonies de ce genre sont établies à Béziers, Arles, Orange et Fréjus avant 27 avant J.-C. et ces sites – en particulier sous le règne d'Auguste – voient la construction progressive d'une architecture civique monumentale de style romain (théâtres, thermes, arènes, etc.), la construction de réseaux routiers et d'aqueducs autour de ces cités, ainsi que la restructuration de l'arrière-pays agricole sur un modèle spatial utilisant des systèmes cadastraux.

Ce qui est considérablement moins bien compris que cette séquence d'événements est le processus complexe par lequel se développe alors une « colonisation de conscience » progressive (Comaroff 1991) au sein des populations autochtones de la région et l'émergence de ce que Woolf (1998) appelle une « culture provinciale romaine ». C'est là précisément le grand intérêt présenté par les fouilles de Lattes. Elles offrent le genre d'interaction empirique fine à long terme avec les paysages et les processus coloniaux cruciale pour l'exploration des pratiques, du vécu et des conséquences inattendues du colonialisme, et cruciale pour la réalisation du potentiel de contribution archéologique en termes d'analyse anthropologique et historique plus générale du colonialisme (Dietler 2002, s.d.). Dans le cas romain, les points de vue analytiques sur ces questions ont considérablement évolué, passant du concept plutôt rudimentaire de « romanisation » à l'émergence récente d'explorations culturelles plus nuancées éclairées par l'anthropologie historique du colonialisme et des études post-coloniales.

Au départ, la « romanisation » était considérée de manière plu-

tôt positive et revenait à un processus « civilisant » unidirectionnel qui aurait été accepté naturellement par les « barbares » (par exemple, Coulanges 1891). Dans bien des cas, la romanisation était vue comme la culmination inévitable d'un projet soi-disant civilisant entamé durant une phase préparatoire antérieure d'« Hellénisation » (lancée par *Massalia* dans le cas de la France méridionale). Il est maintenant évident que ces deux conceptualisations plutôt douteuses étaient ancrées dans une idéologie impérialiste européenne et une mythologie ancestrale post-Renaissance (Dietler 2002, 2004, s.d. ; Hingley 1994 ; Vasunia 2003 ; Woolf 1998). Ultérieurement, des perspectives plus critiques ont émergé, mais même celles-ci avaient souvent tendance à accepter la romanisation comme un phénomène plutôt monolithique qui soit s'était imposé, soit avait soulevé une résistance (par ex., Bénabou 1976). Plus récemment, la reconnaissance croissante de variations locales importantes intervenant dans les données empiriques des différentes provinces romaines (par ex., Alcock 1993 ; Derks 1998 ; Wells 1999 ; Woolf 1998), ainsi que les préoccupations théoriques d'anthropologues et de chercheurs post-coloniaux s'intéressant à l'analyse comparative du colonialisme et de la mondialisation, ont produit de nouvelles questions et stratégies de recherche. On a vu plus particulièrement une tentative de rupture par rapport aux conceptions binaires simples de colonisateur et colonisé accompagnées d'une perception unidirectionnelle de l'action historique motivée. On a plutôt insisté sur une nouvelle appréhension des articulations complexes entre les processus locaux et globaux et sur l'aspect culturel des situations coloniales, y compris les processus de créolisation, d'hybridité et de métissage (Amselle 1990 ; Comaroff 1997 ; Cooper 1997 ; Dietler 2002, s.d. ; Dirks 1992 ; Turgeon 2002 ; van Dommelen 1998).

L'attention portée aux pratiques coloniales et à la culture matérielle s'est révélée d'importance particulière pour les archéologues. Comme le note Nicholas Thomas, « les cultures matérielles et les technologies occupent une place centrale dans le processus de transformation du colonialisme » (2002 : 182). Étant donné l'importance de la consommation dans la construction des relations sociales et culturelles, il ne devrait pas être surprenant que les biens ne soient pas seulement appropriés et indigénisés, mais qu'ils soient également utilisés dans les échanges par les deux parties pour essayer de contrôler l'autre – de « faire des sujets par le moyen des objets » (Comaroff 1997 : 218). Cette démarche inclut non seulement des tentatives visant à créer de nouveaux désirs vis-à-vis de nouveaux biens, mais également des tentatives visant à faire utiliser les objets importés par les gens de façon particulière, ainsi que la conviction (en général, erronée) que l'utilisation de technologies ou d'objets particuliers induirait en elle-même certains types de comportements désirés. Ceci signifie que, pour les archéologues étudiant des situations coloniales, il est crucial de comprendre comment et pourquoi certaines pratiques et biens particuliers furent absorbés dans la vie quotidienne des gens alors que d'autres furent ignorés, rejetés ou devinrent des domaines de contestation ; et en quoi ces objets ou pratiques déclenchèrent des processus d'enchevêtrement et de transformation culturels. En ef-

fet, l'archéologie fait contrepoids à la tyrannie des textes coloniaux – « regard colonial » du centre, avec ses constructions de discours chargées d'idéologie –, en accédant à la dimension matérielle des rencontres coloniales et aux processus communs de la vie quotidienne par lesquels la situation coloniale était vécue et gérée par les gens ordinaires.

Mais, répondre à ces nouvelles questions de recherche place des exigences strictes sur les stratégies et les données archéologiques. C'est dans ce contexte que les fouilles du quartier 30-35 de Lattes revêtent une importance particulière, parce qu'elles offrent des possibilités exceptionnellement bonnes (en termes d'échelle, de détail et de contrôle archéologique) permettant d'explorer des domaines tels que la consommation et les transformations de l'environnement construit, facteurs cruciaux intervenant dans le développement de cultures coloniales au sein des provinces romaines – cultures qui, en définitive, connurent l'extinction des langues indigènes et l'émergence de formes créolisées de latin et qui influencèrent simultanément les évolutions sociales et culturelles du centre métropolitain (y compris la production de sujets provinciaux qui devinrent sénateurs et empereurs romains). Il est évident que ce court article ne peut prétendre traiter en grand détail les relations complexes entre le colonialisme romain et la transformation de la vie quotidienne à Lattes. Son objectif est plutôt d'offrir quelques réflexions initiales rapides sur la société lattoise à l'aube de la conquête, dans le simple but d'ouvrir la voie à une exploration plus détaillée. Mes commentaires succincts sont limités à trois domaines de questionnement parmi les nombreux sujets potentiellement importants.

### *Identité*

Pour commencer par une observation générale, il est nécessaire de souligner le fait remarquable que, en dépit de l'établissement d'une colonie à la fin du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. à 90 km seulement de Lattes, tout indique que l'impact initial de la conquête de la *Gallia Narbonensis* et de la présence romaine dans la région ne fut ni soudain ni dramatique. Comme il a été souligné ci-dessus (voir Py, Chapitre 6), des changements assez importants dans la structure et l'architecture urbaines se produisirent certes sur le site, mais pas avant la période augustéenne, environ un siècle après la première incursion des armées romaines dans la région. Ce fait n'est pas propre à Lattes mais semble constituer une tendance générale applicable à l'ensemble de la France méditerranéenne (Drinkwater 1983, Py 1993). La vie dans la ville semble être restée en grande partie inchangée jusqu'à la fin du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. Par exemple, en dépit d'une augmentation de la quantité d'armes trouvées sur le site durant le III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., celle-ci revient à son taux antérieur dès le milieu du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (Paterno, Chapitre 3, Feugère 1990) et il n'existe aucune preuve de violence militaire romaine dirigée contre le site. En outre, un grand nombre d'intrusions matérielles du monde romain dans la vie des habitants lattois (comme l'utilisation d'accessoires de table de Campanie et la consommation de vin italien) avait déjà commencé bien avant

la conquête. Cela ne veut certainement pas dire que la présence romaine dans la région n'eut aucun effet sur les Lattois, mais que les effets initiaux sont complexes et subtils.

En termes d'identité, si l'on en croit les preuves matérielles, il semble fort probable que (quelle que fût la perspective depuis Rome), avant la période augustéenne, les résidents de Lattes n'avaient pas commencé à s'envisager comme faisant partie d'un monde impérial dont Rome était le centre. De certains points de vue, ceci n'est pas surprenant parce que la construction idéologique de cette vision impériale, même à Rome, fut en grande partie le résultat d'un projet augustéen de stratégies discursives et cartographiques (Nicolet 1991). Dans le contexte local, cela voulait dire que les habitants de Lattes restèrent avant tout des Lattois. C'est-à-dire qu'ils n'étaient pas encore devenus de petits poissons dans un grand étang, mais ils étaient toujours les gros poissons dans leur propre petit étang. Le fait semble évident vu la continuité des ornements corporels et l'absence de toute indication d'une appropriation mimétique du costume romain. Par exemple, l'analyse de Laura Paterno (Chapitre 3) indique que les armes étaient essentiellement de type septentrional (« celtique ») et que les fibules et autres bijoux traduisent une continuité par rapport aux formes locales antérieures (voir aussi Feugère 1990). Comme Terry Turner en a fait la démonstration, les vêtements, bijoux, produits cosmétiques, peintures corporelles, tatouages, scarification, coiffures, etc. font partie de la « peau sociale » : la frontière entre société et soi qui « devient la scène symbolique sur laquelle se joue le drame de la socialisation » (Turner 1980 : 112). De ce fait, ces caractéristiques sont souvent un marqueur d'identité saillant. C'est précisément pour cette raison que les vêtements ont une place préminente dans le colonialisme. Par exemple, ils jouèrent un rôle instrumental très important dans les stratégies utilisées par les missionnaires européens pour coloniser la conscience des populations indigènes dans diverses parties du monde. Les missionnaires chrétiens du Pacifique essayèrent d'utiliser les vêtements comme moyen de transformation de la conscience morale des Samoans et des Tahitiens et d'instillation de nouveaux concepts de discipline de travail, de temporalité et de relations entre les sexes (Thomas 2002). De même, parmi les Tswanas d'Afrique du sud, les vêtements servirent de véhicules permettant aux missionnaires d'essayer d'inculquer les concepts européens de ménage et de discipline corporelle et devinrent des sites de lutte lorsque les Tswanas utilisèrent ces nouvelles formes matérielles comme langue expressive pour structurer leur identité de nouvelles manières et contester les catégories et l'esthétique coloniales (Comaroff 1997). Le costume des Lattois est donc un indice important sur les luttes coloniales à propos de l'identité et un domaine méritant une recherche soignée.

À part ces observations, pouvons-nous en dire plus sur l'identité des Lattois dans un contexte social plus large ? D'une part il y a le fait démographique qui présente des implications sociales évidentes. La réévaluation de la taille de l'habitat *intra muros* du VIe-IVe siècles avant J.-C. à environ 3,3 ha suivant les fouilles les plus récentes dans la partie nord du site exige une réduction de

l'estimation de la population à une fourchette d'environ 1300 à 2000 habitants (voir Py, Chapitre 6). Même si la taille de l'habitat, débordant au sud et au nord le rempart primitif, s'est étendue jusqu'à 10 ha pendant les IIe et Ier siècles avant J.-C., il est clair que, dans une perspective purement démographique, Lattes doit avoir eu des liens d'alliance depuis longtemps avec d'autres habitats de la région, ne serait-ce que pour recruter des partenaires de mariage. Ce genre de liens pourrait également avoir été important pour les relations économiques et, presque certainement, pour la définition de l'identité. Ceci ne veut pas dire que tous les membres d'un réseau d'alliance en seraient venus à ressentir un sens de l'identité commune. On peut épouser ses ennemis – et c'est très souvent le cas (fréquemment pour des raisons stratégiques). Mais ces autres groupes auraient certainement constitué l'univers premier contre lequel les résidents de Lattes auraient construit leur propre sens de l'identité.

L'un des effets fréquents des « modalités d'investigation » ayant servi les bureaucraties coloniales comme instruments de contrôle (Cohn 1996) est que les catégories et systèmes de classification établis par l'État peuvent donner lieu à la construction de nouvelles identités et processus d'éthnogenèse (Comaroff 1987, Scott 1998). Ceci était certainement aussi vrai de l'empire romain en Gaule que de l'empire britannique en Inde ou en Afrique. Avant le contrôle romain, il n'y a aucune raison d'attendre un modèle uniforme d'identité ethnique, de définition territoriale ni de structure politique en France méditerranéenne. En effet, les preuves archéologiques offrent de bonnes raisons d'imaginer une diversité considérable de toutes ces caractéristiques. Il devrait donc être entendu que la division bureaucratique du paysage de la *Gallia Narbonensis* sous l'administration romaine en territoires de *civitas*, division basée sur les perceptions romaines de groupements indigènes antérieurs, cristallisa sous forme homogène statique ce qui était sans aucun doute un état momentané dans un processus fluide de transformation continue de systèmes hétérogènes d'identité et de relations politiques, créant ainsi probablement de nouvelles catégories fondées sur des perceptions erronées ou parce qu'elles étaient pratiques du point de vue administratif. Sur les ethnonymes conservés dans les textes romains et grecs, quelques-uns apparaissent très tôt et *disparaissent* ensuite des archives (par ex., les *Sogobriges* signalés dans la légende de Gyptis sur la fondation de Massalia et les *Elysiques* du Languedoc occidental). Cependant, la plupart remontent précisément au contexte colonial romain du IIe siècle avant J.-C. et plus tard. Parmi ces noms, quelques-uns sont appliqués à des régions assez vastes (par ex., les *Sordones* du Roussillon, les *Volcae Arecomici* du Languedoc oriental, les *Cauares*, *Vocontii* et *Saluvii* de Provence) et semblent englober de plus petits groupes désignés. Ceux-ci sont généralement interprétés comme des confédérations politiques de petites unités « tribales », quelques-uns étant probablement des alliances entre des peuples parlant différentes langues comme le terme « Celto-Ligure » utilisé pour les Salyens semble l'indiquer. Comprendre comment Lattes en vint à se situer dans ce processus plus large de transformation d'identité coloniale est un élément important pour

appréhender la situation coloniale. Mon impression superficielle est que, jusqu'à la période augustéenne, les catégories romaines ont eu relativement peu d'impact sur l'identité lattoise dans ce sens, mais un objectif important de la recherche sera certainement de comprendre comment les Lattois en arrivèrent à se positionner dans le contexte de classifications de plus en plus fixes du point de vue cartographique, classifications qui devinrent la définition de l'identité provinciale, et quand ce processus a commencé.

### *Paysage urbain*

Considérer le paysage urbain de Lattes d'un point de vue phénoménologique tend à confirmer l'impression introduite ci-dessus : l'expérience globale vis-à-vis de Lattes en tant qu'emplacement, durant le II<sup>e</sup> siècle et pour la plus grande partie du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., n'aurait pas changé de manière remarquable par rapport aux siècles précédents. Pour quelqu'un qui s'y serait rendu pour la première fois, elle serait apparue de l'extérieur comme un mur de pierre calcaire brillant, massif, imposant et continu, érigé sur une plaine marécageuse, sans pierre, au bord d'un grand étang relié à la mer – un point saillant de relief construit sur une surface ouverte et plane et un nodule artificiel de transition entre terre et eau. L'effet aurait été très semblable à celui de la fin du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., avec cependant des structures supplémentaires *extra muros*, en particulier dans la zone du port. L'expérience de l'étranger pénétrant à l'intérieur de la ville par l'une des portes du rempart aurait été fort différente, tendant plutôt à le désorienter. Il aurait eu l'impression d'être dans un labyrinthe tourné sur lui-même, les maisons pressées les unes contre les autres, sans beaucoup de lignes de vision ouvertes et aucun repère externe visible de la rue par-dessus le rempart ou la ligne des toits des maisons. Il n'y aurait pas eu non plus, d'après les indices actuels, de grands espaces publics ouverts, de temples monumentaux ni de bâtiments administratifs distincts pour offrir des points de repère internes. Cette situation est très semblable à celle des siècles précédents. Bien sûr, à l'inverse d'un étranger, un natif lattois aurait été intimement familiarisé avec la géographie physique et sociale du site constitué par le système de rues étroites, longues et parallèles et par les rangs de maisons encerclées par le triangle de rues plus larges longeant les remparts. En termes généraux, un Lattois du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (et probablement même du V<sup>e</sup> siècle) se serait senti chez lui dans ces rues 200 à 300 ans plus tard. Il en va de même des techniques de construction et de l'apparence esthétique de bâtiments comme de l'agencement de l'espace. Bien qu'il y ait eu une augmentation de l'utilisation de clous dans la construction durant le I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. (Paterno, Chapitre 3), la pratique générale des murs en briques crues construits sur des fondations en pierre continua sans changement jusqu'à la période augustéenne (voir Belarte, Chapitre 4). En outre, les quelques tuiles de toiture italiennes trouvées étaient probablement utilisées à d'autres fins et n'indiquent certainement pas une généralisation des techniques de toiture romaines (Paterno, Chapitre 3).

Néanmoins, certains changements importants interviennent

durant ces siècles. Le plus important est peut-être la présence d'un petit nombre de maisons distinctives (Type 5 de Py 1996) qui se différencient à la fois par la taille et la forme du modèle lattois traditionnel et toujours typique de longs alignements de pièces rectangulaires adjacentes. Cinq grandes maisons groupées autour d'une cour centrale ont maintenant été identifiées. Quatre de ces maisons sont datées entre la première moitié et le milieu du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (y compris une située dans le quartier 30-35 : la maison 3501) et ont été formées en joignant des unités d'îlots adjacents autour d'une cour centrale, créée en bloquant la rue qui passait auparavant entre des pâtés de maisons linéaires séparés. Ces maisons sont importantes parce qu'elles donnent certains indices sur le développement des relations sociales dans la ville. Michel Py (chapitre 6) a raison lorsqu'il avertit que ceci n'est pas nécessairement signe de la première apparition de différenciation sociale dans l'habitat, mais c'est un signe de l'apparition du désir de marquer la condition sociale en manipulant le paysage urbain – et, chose plus importante, c'est un signe de l'acceptabilité sociale de cette pratique (même si l'histoire de la maison 3501 indique que ceci était parfois contesté). La forme de ces maisons sur cour ne peut pas être attribuée au colonialisme romain parce que toutes ces structures datent d'avant la conquête. En fait, les fouilles en cours ont révélé que la maison à cour la plus grande et la plus impressionnante découverte à ce jour est aussi la plus ancienne. La maison 5201 date au moins de la fin du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et sa superficie est supérieure à 600 mètres carrés avec une cour centrale pavée de galets (Dietler et alii 2003). Elle est de plus de 200 mètres carrés plus grande que l'exemple le plus proche à Lattes et en gros plus de 10 fois la taille de la maison moyenne à 2 pièces des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles avant J.-C. (elle est aussi de plus de 200 mètres carrés plus grande que la maison hellénistique récemment fouillée à Marseille : Hesnard 1999). En outre, elle a la distinction supplémentaire d'être (peut-être) la seule de ces structures construites dès le début comme une maison à cour sans bloquer une rue (on pourra mieux répondre à cette question lorsque les fouilles auront avancé). En fait, bien qu'il ait été quelquefois proposé que ces maisons soient des imitations, voire des adaptations, de structures gréco-romaines, il serait peut-être plus plausible d'imaginer que la maison 3501 et ses variations du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (avec leurs tentatives *ad hoc* d'adapter des structures préexistantes au concept de la cour) sont de simples imitations de la maison 5201 (qui était peut-être une appropriation d'une forme grecque). Ceci pourrait être, à son tour, un argument soutenant une hiérarchie sociale complexe, et peut-être fluide, comportant un niveau moyen s'efforçant, par le biais de stratégies matérielles mimétiques, de faire des revendications indiciaires à une condition sociale supérieure pour eux-mêmes ou pour leur famille. Ceci pourrait aussi être un argument soutenant l'émergence de factions concurrentielles au sein de la ville, traditionalistes d'une part et plus cosmopolitaines d'autre part – quelque chose qui pourrait avoir été ou non lié aux hiérarchies sociales. Ou, en alternative, si nous pouvons supposer que les îlots étaient habités par des sortes de clans ou de lignages, on peut alors peut-être imaginer une forme de compétition inter-



groupe, chaque îlot arrangeant sa propre maison à cour pour son « *headman* » ou pour sa famille dominante. Quel que soit le mérite éventuel de ce genre d'hypothèse (dont la plausibilité relative doit être évaluée beaucoup plus en détail qu'il n'est possible ici), ce qu'indiquent clairement ces maisons, c'est que, au moment de la conquête romaine de la Narbonnaise, des distinctions sociales étaient apparues au sein de la société lattoise d'un type relevant de la manipulation de l'espace social et de la différenciation importante des logements suivant un modèle standard sanctionné, et que ces distinctions étaient déjà en place depuis plus d'un siècle. C'est donc cette situation sociale et au moins un jeu de marques diacritiques sociales culturellement établies qui doivent être pris en compte lorsque l'on évalue la réponse différentielle des habitants de Lattes par rapport à leur incorporation progressive au sein du domaine impérial de Rome.

### Monétisation

L'une des transformations les plus frappantes de la vie quotidienne à Lattes, transformation étroitement associée du point de vue chronologique au colonialisme romain, est la monétisation rapide de l'économie durant le Ier siècle avant J.-C. Il semble donc impératif, pour le moins, de soulever ici quelques observations et questions à propos de la monétisation (même au risque d'être rapidement contredit par un examen beaucoup plus détaillé et soigneux du thème des monnaies en préparation par Michel Py pour un volume monographique futur de *Lattara*). Par monétisation, j'entends à la fois l'utilisation croissante de la monnaie dans une panoplie d'activités économiques quotidiennes et la dépendance croissante de l'économie vis-à-vis de la circulation de monnaie. Par monnaies, j'entends des jetons de métal standardisés ayant une valeur avec des figures symboliques frappées ou moulées.

Loin d'être un instrument d'une simplicité évidente, crucial pour le commerce et à d'autres activités économiques, la monnaie comporte une panoplie complexe de fonctions et une histoire de production et d'usage compliquée en Méditerranée. Le concept de monnaie fut une innovation de la Méditerranée orientale, attribué aux Grecs ioniens ou à leurs voisins lydiens à la fin du VIIe siècle avant J.-C. (Grierson 1978). À ne pas confondre avec l'invention de l'argent spécialisé (ou « primitif ») (Dalton 1965) en général, qui avait été une caractéristique de nombreuses sociétés depuis bien plus longtemps. Durant le VIe siècle avant J.-C., la pratique de la frappe de monnaie se propage rapidement aux colonies grecques de l'Italie méridionale (Stazio 1995). Massalia est la première source de monnaie en Méditerranée occidentale et elle commence à frapper des pièces seulement dans le dernier quart du VIe siècle avant J.-C. Elle est suivie dans cette pratique par quelques autres colonies grecques en Espagne (Emporion, Rhode). Parmi les cités étrusques, Vulci et Populonia frappent une série limitée de pièces à la fin du VIe siècle et au début du Ve et d'autres villes adoptent la pratique dans les siècles qui suivent (Catalli 1984, 2000). Ce n'est qu'après la première moitié du Ve siècle avant J.-C. que la monnaie est adoptée dans les villes phéniciennes de la Mé-

diterranée orientale et à Carthage et, généralement, les colonies puniques d'Espagne (Cadiz, Ibiza, Almunécar, Carthago Novo) ne se mettent à produire des pièces de monnaie qu'à la fin du IIIe siècle avant J.-C. (Acquaro 1988).

Parmi les sociétés indigènes de la France méditerranéenne, quelques trésors ponctuels de pièces massaliètes et d'autres pièces étrangères sont trouvés dans des habitats disparates de la vallée du Rhône inférieure à partir du Ve siècle avant J.-C. (Gentric 1981 ; Richard 1992), y compris quelques pièces étrusques précoces de Populonia (Martos 2000). En fait, les pièces massaliètes les plus anciennes sont appelées du « type d'Auriol » d'après 2130 pièces thésaurisées trouvées en 1867 sur un site à 30 km au nord est de Marseille (Furtwängler 1978). En outre, les pièces les plus anciennes frappées par des sociétés indigènes de la Méditerranée occidentale sont, en fait, des imitations du Ve siècle avant J.-C. d'oboles massaliètes par les *Saluvii* voisins (Martos 2000). Leur production est cependant rare et sporadique. La plupart des séries indigènes de la France méditerranéenne commenceront seulement au IIe et Ier siècles avant J.-C. Qui plus est, la distribution de pièces massaliètes se confine en majeure partie à la vallée du Rhône inférieure jusqu'à la fin du IIIe siècle avant J.-C. et il n'existe aucun témoignage d'une circulation monétaire en quantité significative dans toute la France méditerranéenne avant la fin du IIe siècle avant J.-C. De plus, c'est uniquement dans les habitats remontant au Ier siècle avant J.-C. que l'on trouve de la monnaie (alors en majeure partie en bronze) distribuée suffisamment largement et en quantité suffisamment importante pour commencer à considérer le développement possible d'une économie monétaire dans le domaine indigène.

C'est certainement le cas de Lattes où, en dépit de la découverte de quelques trésors impressionnants, les monnaies resteront plutôt rares dans les contextes domestiques jusqu'en 125 av. J.-C. (Py et alii, Chapitre 1, Py 1990b). Les fouilles du quartier 30-35 renforcent les données antérieures démontrant clairement que c'est seulement dans les niveaux du Ier siècle avant J.-C. que les pièces deviennent vraiment chose courante, et c'est à ce moment-là qu'elles deviendront assez nombreuses dans la plupart des unités domestiques et dans les rues. L'analyse de Py (1990b) de matériaux provenant des îlots 1, 3 et 4-Nord indiquent une concentration particulière dans le Local 1 du quartier 4-Nord et à l'entour, dans un local ayant une fonction métallurgique. Mais dans les fouilles de 30-35, les monnaies se retrouvent dans la plupart des pièces des deux îlots et dans la rue (avec une concentration légèrement plus élevée dans le « Local 3003 », un local quelque peu inhabituel avec une fonction possiblement commerciale). Il existe des différences entre les deux îlots dans les quantités trouvées en contexte (83 pour l'îlot 30 et 69 pour l'îlot 35) mais ces différences ne sont probablement pas statistiquement significatives étant donné les tailles relatives d'échantillons. Comme sur d'autres sites indigènes de la région, la gamme de types utilisés à Lattes durant la fin du IIe et Ier siècles av. J. C. est très diverse, mais la majorité (près de 52 % pour 30-35) consiste en de petites pièces massaliètes en bronze, la plupart du type au taureau cornupète (Gentric 1987, Py

1990b). Ces pièces ne sont pas seulement le type le plus courant dans l'ensemble, mais elles sont trouvées dans presque tous les locaux ou rues où des pièces sont découvertes. Parmi les autres pièces utilisées, on trouve diverses émissions massaliètes, divers exemples de séries indigènes de Nîmes, d'autres endroits en France méditerranéenne (monnaies à la croix, imitations de pièces massaliètes, etc.) et de régions plus au nord de la Gaule, et très peu d'exemples romains et puniques (Py 1990b). Il faut particulièrement souligner deux points. Le premier est la rareté frappante des pièces romaines circulant dans cette ville qui était – de nom – au sein d'une province romaine, la préférence se portant sur des pièces de *Massalia* (continuation d'une tendance des siècles passés lorsque la circulation monétaire sur le site était beaucoup plus limitée). Le deuxième point est l'absence de toute tentative apparente de produire ses propres pièces. Même si quelques-unes dans le petit groupe d'imitations massaliètes ou des monnaies à la croix découvertes sur le site ont pu être fabriquées localement, il semble que, contrairement à un certain nombre de villes et de tribus indigènes en Gaule et en Espagne, Lattes n'ait pas ressenti le besoin de produire sa propre monnaie. Elle reste plutôt strictement consommatrice de pièces faites ailleurs.

L'évaluation du rôle de la monnaie indique qu'à Lattes, comme dans le reste de la France méditerranéenne, pendant la plus grande partie de l'âge du Fer préromain, le commerce est dans l'ensemble un phénomène non monétaire. En fait, dans toute la région méditerranéenne, toutes les pièces de monnaie précoces sont en métaux précieux de grande valeur : particulièrement en argent, mais aussi en or et en électrum. Les pièces de monnaie en bronze apparaîtront seulement au III<sup>e</sup> siècle av. J. C. À l'origine, les pièces ne sont pas produites à des fins commerciales et, en Méditerranée occidentale en général, elles ne pourront jouer un rôle important dans les activités commerciales ordinaires à petite échelle qu'à partir du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. car, pendant des siècles après leur apparition, il n'y a aucune « petite monnaie » adaptée aux échanges à petite échelle et il existe relativement peu de monnaies en circulation. Les pièces de monnaie sont, en fait, une forme de valeur ayant un but précis, produite pour une gamme limitée de fonctions symboliques et pratiques (essentiellement politiques), y compris les règlements à l'état (par ex., pour des opérations militaires et des projets de construction), le prélèvement d'impôts et de tribut et pour affirmer qu'une entité politique avait la puissance nécessaire pour définir les normes de valeur. La gamme d'utilisations auxquelles elles servent une fois en circulation est sans aucun doute beaucoup plus étendue que les fonctions spécialisées qui avaient motivé leur production, cette gamme incluant, en fin de compte, le commerce (au moins pour les grosses transactions). Par exemple, le plomb bien connu de l'oppidum de Pech Maho mentionne une transaction dans laquelle les pièces constituent une portion d'un gros paiement pour un navire (Lejeune et al. 1988). Cependant, comme le suggèrent les petites quantités de pièces et leur distribution limitée, durant la plus grande partie de l'Âge du fer, le gros des échanges en Méditerranée occidentale se fait par troc plutôt que par le biais de monnaie. C'est-à-dire que

la plus grosse partie du volume commercial considérable liant les sociétés indigènes et coloniales est conclu par l'échange direct de biens et de services sans l'intervention de monnaie, sauf peut-être en tant qu'échelle de valeur relative, abstraite et indirecte, utilisée de plus en plus aux siècles ultérieurs pendant les négociations de transactions. En outre, il est clair que la monnaie n'est pas essentielle au développement de relations commerciales étendues. Les colonies phéniciennes d'Espagne, par exemple, ont un commerce des métaux trans-méditerranéen important sans avoir à frapper des pièces de monnaie et les sociétés indigènes de France et d'Espagne connaissent l'idée de monnayage sans voir aucun besoin de frapper de pièces de monnaie pendant des siècles. Ceci n'est pas pour nier l'importance du monnayage pour le fonctionnement des villes-états coloniales grecques et, éventuellement puniques – il est clair qu'il joue un rôle majeur dans la vie politique de ces entités et dans les domaines économiques dans lesquels l'État intervient. Mais avant la conquête romaine, la Méditerranée occidentale ne possédait jamais une économie monétaire intégrée dans le sens moderne du terme.

Dans ce cas, comment expliquer l'incorporation soudaine de pièces de monnaie en bronze dans la vie quotidienne des Lattois durant le I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. et quelles conséquences socio-économiques cela a-t-il pu avoir ? Bien que ces questions soient complexes, une chose est claire : ce processus de monétisation ne peut pas être simplement attribué à une participation privilégiée des Lattois au commerce. Comme Py (1990b : 389) l'a noté, bien que le port de Lattes ait joui pendant des siècles d'un plus gros volume de consommation de biens importés que les sites voisins de l'intérieur du Languedoc oriental, elle n'était pas en avance par rapport ces autres sites en termes de monétisation de son économie. Pour traiter ces questions de manière plus satisfaisante, j'aimerais suggérer le recours à la littérature d'anthropologie économique et au concept de « sphères d'échange » qui pourraient apporter une aide considérable.

Ce que montre l'analyse ethnologique comparative dans ce domaine est que, dans les sociétés n'ayant aucune monnaie polyvalente servant de norme de valeur uniforme contre laquelle mesurer tous les biens et les services, il y avait en général une version quelconque de ce que l'on nomme une économie « multacentrique ». C'est un système d'attribution de valeur dans lequel il existe différentes « sphères d'échange » (ou « régimes de valeur » ou « ordres transactionnels »), habituellement classées suivant une hiérarchie, dans lesquelles des classes distinctes d'objets circulent et dans lesquelles il existe des obstacles moraux aux « conversions » entre sphères (Bohannan 1955 ; Piot 1991). Ceci signifie que certains types d'objets classifiés comme appartenant à une sphère donnée peuvent être facilement échangés les uns contre les autres (par ex., du bétail contre du tissu ou des tiges en laiton), mais pas contre des objets considérés comme appartenant à une autre sphère (par ex., la céramique et les céréales) parce que l'on pense que les valeurs contenues dans les sphères sont de types différents ne pouvant être comparés entre eux. En d'autres termes, il existe des sanctions morales strictes empêchant

la conversion entre sphères d'échange, sauf peut-être pendant les moments d'épreuves extrêmes, comme une famine. Ces sphères peuvent varier en nombre et en genre en fonction de la culture, mais elles étaient une caractéristique très ordinaire des systèmes économiques pré-monnaies dans diverses parties du monde (voir Barth 1967 ; Bohannan 1955 ; Piot 1991 ; Salisbury 1962). En effet, Kopytoff (1986) les considère comme une pratique universelle existant sous forme de vestige même dans le contexte de sociétés capitalistes occidentales où tout et tout le monde a soi-disant un « prix » calculé suivant une échelle monétaire commune (mais où, en fait, il existe certaines sanctions morales contre l'échange de certaines choses contre de l'argent).

On a beaucoup écrit sur l'introduction de l'argent polyvalent dans les systèmes d'échanges multicentriques en contextes coloniaux. Il existait au départ bien souvent une résistance ou une indifférence considérable à l'argent. Par exemple, les gouvernements européens coloniaux frustrés imposaient souvent des taxes qui devaient être payées en liquide spécifiquement pour forcer les populations colonisées réticentes à travailler pour de l'argent et à participer à l'économie au comptant. Mais même quand l'utilisation de l'argent était plus largement acceptée, il existait souvent des barrières culturelles à la capacité d'échange d'argent. Il était particulièrement courant de voir une résistance à la « marchandisation » de la terre et du travail. Barth note, par exemple, que les agences gouvernementales au Soudan eurent grand peine à convaincre les Fur à travailler pour autre chose que pour des fêtes de la bière. Ils ne voulaient pas travailler pour de l'argent même lorsque la rémunération offerte était 12 fois le montant nécessaire pour acheter le millet qui serait consommé à une fête de la bière (Barth 1967 : 167).

Plusieurs ethnographes ont souligné l'impact potentiellement perturbant de l'adoption plus profonde d'argent polyvalent parce qu'il offre un dénominateur commun parmi les catégories de valeurs d'échange qui étaient auparavant moralement séparées et que ceci peut jouer un rôle important dans la déstabilisation des relations de pouvoir et provoquer une compétition de prestige et condition sociale (par ex., Bohannan 1959 ; Dalton 1978 ; Salisbury 1962 : 210). D'autres ont avancé cependant que l'argent en soi – ou sa propriété de capacité d'échange universelle en elle-même – n'est pas nécessairement perturbateur (par ex., Bloch 1989 ; Humphrey 1992). Ce sont les gens qui trouvent souvent des moyens d'approprier l'argent et de le conformer à leurs propres systèmes de valeur plutôt que l'inverse. Par exemple, l'argent peut avoir une valeur différente suivant la manière dont il a été acquis et les moyens d'acquisition peuvent restreindre les utilisations auxquelles il peut être destiné. Parmi les Luo du Kenya, par exemple, bien que la plus grande partie de l'argent soit considérée neutre du point de vue moral, l'argent acquis de la vente de terre (et de plusieurs autres choses) est dit « amer ». Il est considéré dangereux et l'utilisation ultérieure d'argent amer (ou des choses achetées avec de l'argent amer) dans des fonctions reliées au bien-être de la lignée, comme les paiements de dot ou l'achat de bétail, aura des répercussions négatives graves y compris la mort

et la ruine (Shipton 1989). L'une des caractéristiques de l'argent ayant souvent un potentiel plus perturbant, en particulier dans les contextes coloniaux, est qu'il offre des moyens de sortir du système de valeur local pour acquérir des biens (par ex., par le travail migrant, les cultures commerciales ou la vente d'artisanat autre part) et de revenir dans le système avec des biens précieux pouvant être utilisés dans la compétition de prestige (par ex., voir Strathern 1982). De ce fait, le groupe de demandeurs de condition est agrandi par l'élargissement de l'accès aux moyens d'acquérir des biens précieux utilisés pour définir les relations de pouvoir et ceci peut provoquer à la fois de nouvelles formes de tension sociale (par ex., entre hommes et femmes, entre jeunes et âgés) et une demande croissante de l'argent.

Dans le cas de ma propre recherche ethnographique parmi les Luo du Kenya, devant leur indifférence initiale, le gouvernement colonial britannique introduisit de force l'argent chez les Luo par l'imposition de taxes de « huttes » en 1900 (dans le cadre de l'Ordonnance d'administration autochtone), ce qui força les hommes Luo réticents à entreprendre un travail migrant sporadique rémunéré permettant d'acquérir l'argent nécessaire au paiement des impôts sur les maisons de leurs femmes. Pendant un certain temps, ce fut la seule manière dont les Luo utilisaient l'argent. Cependant, ces hommes réalisèrent bientôt qu'ils pouvaient utiliser l'argent pour acheter des couvertures, des articles en métal et d'autres articles prestigieux qu'ils pouvaient ramener chez eux. L'utilisation plus généralisée de l'argent dans les transactions d'échange quotidiennes parmi les Luo ne s'est pas produite pendant plusieurs décennies et elle fut associée au développement de marchés périodiques et au désir des femmes d'acquérir une richesse durable. En effet, parmi les Luo à tradition fortement patrilinéaire, la coutume interdisait aux femmes de posséder la forme traditionnelle de richesse (c'est-à-dire le bétail). Il n'y avait cependant pas ce genre de restriction sur l'argent. Et, à mesure que l'argent devint de plus en plus commun dans la région, les femmes découvrirent qu'il pouvait être accumulé en petites quantités et servir de forme durable de richesse personnelle, ce qui leur donna une indépendance économique accrue au sein du ménage. Leur moyen principal d'acquérir de l'argent était de vendre des travaux manuels (par exemple, la céramique) et des cultures, et cette caractéristique est responsable du développement de marchés, passant d'un phénomène de famine sporadique à des marchés hebdomadaires réguliers, fortement dominés par les femmes et entièrement monétaires (Dietler 1986).

Tout ceci, bien sûr, n'apporte aucune réponse directe et pratique à la question de savoir pourquoi Lattes, après des siècles d'un usage uniquement sporadique de la monnaie, devint de plus en plus monétisée durant le 1er siècle avant J.-C. Ceci ne nous dit pas pourquoi les Lattois se sont appropriés l'argent et l'ont incorporé à leur vie quotidienne, mais n'ont pas commencé à produire leurs propres pièces. Ceci n'explique pas non plus les conséquences de cette nouvelle monétisation. J'espère cependant que ceci indique à la fois l'importance et la complexité de la gamme potentielle de réponses à ces questions et offre certaines voies provocatrices à

suivre pour une interprétation plus soigneusement élaborée. Par exemple, on pourrait se demander si la taxation ou les pratiques de tribut romaines ont pu avoir la conséquence inattendue de provoquer l'intégration croissante de pièces de monnaie dans les opérations de change et dans les systèmes de valeur autochtones, comme cela s'est passé dans de nombreuses situations coloniales (souvent intentionnellement). La tendance plus large d'une augmentation soudaine et générale de la circulation de pièces dans toute la région semble particulièrement suggérer un processus de ce genre. En outre, le fait que Lattes n'ait pas frappé ses propres pièces de monnaie peut suggérer certains indices sur son organisation socio-politique. S'il manquait à Lattes une structure politique fortement centralisée ou des institutions formelles de la politique urbaine, on peut imaginer qu'il y aurait eu moins de préoccupation au sujet de la fonction essentiellement politique de l'acte symbolique d'émission de sa propre monnaie (ce qui, vu le manque de ressources en métaux, aurait probablement forcé Lattes à fondre des pièces provenant d'ailleurs). Quoi que l'on puisse ajouter à l'heure actuelle, il est clair que le processus de monétisation correspond à une transformation de la période coloniale romaine ayant eu des implications importantes pour la vie quotidienne des Lattois (pas des moindres en termes d'intégration dans une économie coloniale romaine plus large et de remise en question de l'organisation traditionnelle des systèmes de valeur ainsi que, peut-être, des relations de pouvoir et d'autorité au sein des sphères familiales et publiques). C'est un domaine de questionnement qui mérite une exploration plus détaillée.

### Conclusion

Ces rapides réflexions préliminaires sur la société lattoise à l'aube de la conquête romaine ont sans doute soulevé plus de questions qu'apporté de réponses. En fait, l'intention était d'inv-

ter de manière provocante à penser au potentiel exceptionnel de l'exploration du colonialisme romain en partant des données des fouilles de Lattes. Passer d'un simple historique d'événements à une appréhension des processus complexes par lesquels une culture et une conscience indigènes se sont progressivement transformées exige un examen détaillé des stratégies et des pratiques de contrôle, d'adaptation et de résistance déployées par toutes les parties de la rencontre coloniale. Ceci exige aussi une focalisation sur le rôle actif de la culture matérielle dans la création d'enchevêtrements culturels, sociaux et économiques ayant structuré la situation coloniale. Un rôle majeur de l'analyse doit être à la fois d'appréhender comment et pourquoi certaines pratiques et objets étrangers ont été appropriés et absorbés dans la vie quotidienne des gens alors que d'autres ont été ignorés, rejetés ou sont devenus des domaines de contestation, et d'appréhender les conséquences souvent inattendues de ces réactions vis-à-vis de tels objets et pratiques. Lattes offre des possibilités exceptionnellement bonnes d'observation des changements subtils intervenant dans l'environnement construit et dans les détails révélateurs de la vie quotidienne (pratiques de consommation, pratiques de production d'artisanat et de nourriture, utilisation de l'espace domestique et communautaire, esthétique des objets, des architectures et des corps, etc.) au niveau des ménages individuels comme du paysage urbain. Comme je l'ai suggéré ci-dessus, ces caractéristiques peuvent, à leur tour, offrir des indices sur des concepts comme l'identité, les relations sociales, les conceptions de valeur – et leur transformation. L'exploitation la plus complète du riche potentiel d'interprétation de ces données exigera à la fois de situer la problématique dans un cadre de travail théorique approprié et une ingéniosité méthodologique continue, mais c'est en explorant ce genre d'information que nous pourrions appréhender la conjonction de l'action motivée locale et de l'expérience vécue du colonialisme avec des structures « globales » plus larges de pouvoir impérial.

### BIBLIOGRAPHIE

- Acquaro 1988** : E. Acquaro, Les monnaies, dans S. Moscati et P. Amiet, dir., *Les Phéniciens*, Milan, 1988, p.464-473.
- Alcock 1993** : S. E. Alcock, S. E., *Graecia Capta : The Landscapes of Roman Greece*, Cambridge, 1993.
- Amselle 1990** : J.-L. Amselle, *Logiques métisses : anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, Paris, 1990.
- Barth 1967** : F. Barth, Economic spheres in Darfur, dans R. Firth, dir., *Themes in Economic Anthropology*, London, p. 149-174.
- Bénabou 1976** : M. Bénabou, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris, 1976.
- Bloch 1989** : M. Bloch et J. Parry, Introduction : money and the morality of exchange, dans J. Parry et M. Bloch, dir., *Money and the Morality of Exchange*, Cambridge, 1989, p. 1-32.
- Bohannan 1955** : P. Bohannan, Some principles of exchange and investment among the Tiv, *American Anthropologist*, 57, 1955, p.60-70.
- Bohannan 1959** : P. Bohannan, The impact of money on an African subsistence economy, *Journal of Economic History*, 19, 1959, p.491-503.
- Catalli 1984** : F. Catalli, *Numismatica etrusca e italaica*. Rome, 1984.
- Catalli 2000** : F. Catalli, Coins, dans M. Torelli, dir., *The Etruscans*, New York, 2000, p. 89-96.
- Cohn 1996** : B. Cohn, *Colonialism and its Forms of Knowledge : The British in India*, Princeton, 1996.



- Comaroff 1987** : J. Comaroff, Of totemism and ethnicity : consciousness, practice, and the signs of inequality, *Ethnos*, 52, 1987, p.301-323.
- Comaroff 1991** : J. Comaroff et J.L. Comaroff, *Of Revelation and Revolution, Vol. 1: Christianity, Colonialism, and Consciousness in South Africa*, Chicago, 1991.
- Comaroff 1997** : J. L. Comaroff et J. Comaroff, *Of Revelation and Revolution, Vol.2: The Dialectics of Modernity on a South African Frontier*, Chicago, 1997.
- Cooper 1997** : F. Cooper et A. L. Stoler, dir., *Tensions of Empire : Colonial Cultures in a Bourgeois World*, Berkeley, 1997.
- Coulanges 1891** : N. D. F. de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, Paris, 1891.
- Dalton 1965** : G. Dalton, Primitive money, *American Anthropologist*, 67, 1965, p.44-65.
- Dalton 1978** : G. Dalton, The impact of colonization on aboriginal economies in stateless societies, *Research in Economic Anthropology*, 1, 1978, p.131-184.
- Derks 1998** : T. Derks, *Gods, Temples and Ritual Practices : The Transformation of Religious Ideas and Values in Roman Gaul*, Amsterdam, 1998.
- Dietler 1986** : M. Dietler, *Women, Wealth and the Origin of Markets in Alego : An Ethno-historical Study in Western Kenya*, communication à l' International African Prehistory Congress in Honor of J. Desmond Clark, Berkeley, 1986.
- Dietler 2002** : M. Dietler, L'Archéologie du colonialisme : consommation, emmèlement culturel, et rencontres coloniales en Méditerranée, dans L. Turgeon, dir., *Regards croisés sur le métissage*, Québec, 2002, p. 135-184.
- Dietler 2004** : M. Dietler, The archaeology of colonization and the colonization of archaeology : theoretical challenges from an ancient Mediterranean colonial encounter, dans G. Stein, dir., *Colonies : The Archaeology of Places, Practices, and Power*, Santa Fe, 2004 (sous presse)
- Dietler s.d.** : M. Dietler, *Archaeologies of Colonialism : Disentangling an Ancient Mediterranean Encounter*, sans date, (manuscrit inédit).
- Dietler et al. 2003** : M. Dietler, J. López, A. López, A. Muria et L. Saffioti, Recherches sur l'habitat récent de Lattes – L'ensemble 52101, dans M. Py, dir., *Fouilles dans la ville portuaire antique de Lattara (Lattes, Hérault) : rapport triennuel 2002-2003*, p. 71-111.
- Dirks 1992** : N. B. Dirks, Introduction : colonialism and culture, dans N.B. Dirks, dir., *Colonialism and Culture*, Ann Arbor, 1992, p. 1-25.
- Drinkwater 1983** : J.F. Drinkwater, *Roman Gaul : The Three Provinces, 58 BC — AD 260*, Ithaca, N.Y., 1983.
- Furtwängler, 1978** : A. E. Furtwängler, *Monnaies grecques en Gaule. Le trésor d'Auriol et le monnayage de Massalia 525/520-460 av. J.-C.*, Fribourg, 1978.
- Garcia 1994** : D. Garcia, dir., *Exploration de la ville portuaire de Lattes, Les îlots 2, 4-sud, 5, 7-est, 7-ouest, 8, 9 et 16 du quartier Saint-Sauveur*, Lattara 7, Lattes, 1994.
- Gentric 1981** : G. Gentric, *Circulation monétaire dans la basse vallée du Rhône (IIe-1er s. av. J.-C.) d'après les monnaies de Bollène (Vaucluse)*, Caveirac, 1981.
- Gentric 1987** : G. Gentric, Essai de typologie des petits bronzes massaliètes au taureau cornupète, dans *Mélanges offerts au Docteur J.B. Colbert de Beaulieu*, 1987, p. 389-400.
- Grierson 1978** : P. Grierson, The origins of money, *Research in Economic Anthropology*, 1, 1978, p. 1-35.
- Hesnard 1999** : A. Hesnard, M. Moliner, F. Conche et M. Bouiron, dir., *Marseille : 10 ans d'archéologie, 2600 ans d'histoire*, Aix-en-Provence, 1999.
- Hingley 1994** : R. Hingley, Britannia, origin myths and the British empire, dans S. Cottam, D. Dungworth, S. Scott et J. Taylor, dir., *Trac 94 : Proceedings of the Fourth Annual Theoretical Roman Archaeology Conference, Durham 1994*, Oxford, 1994, p. 11-23.
- Humphrey 1992** : C. Humphrey et S. Hugh-Jones, Introduction : barter, exchange and value, dans C. Humphrey et S. Hugh-Jones, dir., *Barter, Exchange and Value : An Anthropological Approach*, Cambridge, 1992, p.1-20.
- Kopytoff 1986** : I. Kopytoff, The cultural biography of things : commoditization as process, dans A. Appadurai, dir., *The Social Life of Things : Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, 1986, p. 64-91.
- Lejeune et al. 1988** : M. Lejeune, J. Pouillou et Y. Solier, Étrusque et ionien sur un plomb de Pech Maho (Aude), *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 21, 1988, p.19-59.
- Martos 2000** : F. Martos, Les relations monétaires entre Marseille et les peuples indigènes de la Provence protohistorique, dans J. Chausserie-Laprée, dir., *Le temps des Gaulois en Provence*, Martigues, 2000, p. 92-103.
- Nicolet 1991** : C. Nicolet, *Space, Geography, and Politics in the Early Roman Empire*, Ann Arbor, 1991.
- Piot 1991** : C. Piot, Of persons and things : some reflections on African spheres of exchange, *Man*, 26, 1991, p.405-424.
- Py 1990a** : M. Py, dir., *Fouilles dans la ville antique de Lattes, les îlots 1, 3 et 4-nord du quartier Saint-Sauveur*, Lattara 3, Lattes, 1990.
- Py 1990b** : M. Py, Considérations sur la circulation monétaire, dans M. Py, dir., *Fouilles dans la ville antique de Lattes, les îlots 1, 3 et 4-nord du quartier Saint-Sauveur*, Lattara 3, Lattes, 1990, p. 377-390.
- Py 1993** : M. Py, *Les Gaulois du Midi : de la fin de l'Age du Bronze à la conquête romaine*, Paris, 1993.
- Py 1996** : M. Py, Les maisons protohistoriques de Lattara (IVe-Ier s. av. n.è.), approche typologique et fonctionnelle, dans M. Py, dir., *Urbanisme et architecture dans la ville antique de Lattes, Lattara 9*, Lattes, 1996, p. 141-258.
- Richard 1992** : J.-C. Richard, La diffusion des monnayages massaliètes au-delà du territoire de Marseille, dans M. Bats, G. Bertucchi, G. Congès et H. Tréziny, dir., *Marseille grecque et la Gaule*, (Études Massaliètes 3), Lattes, 1992, p. 255-260.
- Salisbury 1962** : R.F. Salisbury, *From Stone to Steel : Economic Consequences of a Technological Change in New Guinea*, Melbourne, 1962.

- Scott 1998** : J. C. Scott, *Seeing Like a State : How Certain Schemes to Improve the Human Condition Have Failed*, New Haven, 1998.
- Shipton 1989** : P. Shipton, *Bitter Money : Cultural Economy and Some African Meanings of Forbidden Commodities*, Washington, D.C., 1989.
- Stazio 1995** : A. Stazio, Monetazione dei Greci d'Occidente, dans *Les Grecs et l'Occident. Actes du Colloque de la Villa "Kérylos" (1991)*, Rome, 1995, p. 141-150.
- Strathern 1982** : A. Strathern, The scraping gift : alcohol consumption in Mount Hagen, dans M. Marshall, dir., *Through a Glass Darkly : Beer and Modernization in Papua New Guinea*, Boroko, 1982, p. 139-153.
- Thomas 2002** : N. Thomas, Colonizing cloth : interpreting the material culture of nineteenth-century Oceania, dans C. L. Lyons et J. K. Papadopoulos, dir., *The Archaeology of Colonialism*, Los Angeles, 2002, p.182-198.
- Turgeon 2002** : L. Turgeon, dir., *Regards croisés sur le métissage*, Québec, 2002.
- Turner 1980** : T. Turner, The social skin, dans J. Chérfas and R. Lewin, dir., *Not Work Alone : A Cross-Cultural View of Activities Superfluous to Survival*, Beverly Hills, 1980, p. 112-140.
- van Dommelen 1998** : P. van Dommelen, *On Colonial Grounds : A Comparative Study of Colonialism and Rural Settlement in First Millennium BC West Central Sardinia*, Leiden, 1998.
- Vasunia 2003** : P. Vasunia, Hellenism and empire : reading Edward Said, *Parallax*, 9, 2003, p.88-97.
- Wells 1999** : P. S. Wells, *The Barbarians Speak : How the Conquered Peoples Shaped Roman Europe*, Princeton, 1999.
- Woolf 1998** : G. Woolf, *Becoming Roman : The Origins of Provincial Civilization in Gaul*, Cambridge, 1998.

*mélanges d'histoire et d'archéologie de Lattes*

# LATTARA

# 17

## **Le quartier 30-35 de la ville de Lattara**

( fin III<sup>e</sup> - I<sup>er</sup> s. av. n. è. )

## **Regards sur la vie urbaine à la fin de la Protohistoire**

sous la  
direction de  
**Michel Py**

*avec la participation de*

**Andrès Adroher, Carmen Belarte, Michael Dietler,  
Marivi Gomis, Laura Paterno, Pascale Pinto,  
Corinne Sanchez, Stéphanie Raux et Arès Vidal**

Publication de l'Unité Mixte de Recherche 5140 du C.N.R.S.  
« Archéologie des sociétés méditerranéennes : milieux, territoires, civilisations »

Avec le concours du Ministère de la Culture, Sous-Direction de l'Archéologie  
et du Centre National de la Recherche Scientifique

Édition de l'Association pour le Développement de l'Archéologie en Languedoc-Roussillon  
Lattes 2004